OR ET ARGENT.

I

Ces jours derniers, à Chicago, la Cité des Lacs, la Convention nationale du parti démocratique s'est réunie, comme vous savez et comme chacun sait.

Aujourd'hui, en l'an de grâce 1896, par la vertu quasi-miraculeuse des télégraphes et des téléphones, tout se sait dans le monde, et très vite.

La chose, du reste, était importante.

La dite Convention s'assemblait pour l'élaboration d'un programme, que les Américains appellent *platform*, comme aussi pour le choix de deux candidats, l'un à la présidence et l'autre à la vice-présidence des Etats-Unis.

Car si le président meurt avant le terme légal de ses fonctions, il est tout naturellement remplacé par le vice-président, qui cependant ne profite jamais du privilège pour empoisonner ou faire assassiner son supérieur. Et cela prouve évidemment, quoi qu'on en dise, que les mœurs politiques des Etats-Unis ne sont pas aussi détestables qu'on le prétend dans la vertueuse Angleterre.

La République française, elle, n'a qu'un président, un fonctionnaire de sept années. Chacun son goût.

Mais la Convention nationale démocratique de Chicago, que l'on supposait devoir ressembler aux précédentes et qui devait méthodiquement et paisiblement marcher dans les pas et dans les habitudes des anciens, c'est-à-dire rééditer un programme bien connu et choisir des candidats n'ayant rien d'étrange, d'anormal et de révolutionnaire, deux vieux chevaux de parti fort respectables, peu amis des nouveautés et respectueux des traditions antiques, s'est distinguée par un sentiment tout contraire ou par un tempérament tout opposé.

Elle a parlé une nouvelle langue.

Etait-ce affaire de saison ou de mois?

Etait-ce influence de lieu, et l'Exposition universelle de Chicago avait-elle laissé dans cette ville au nom indien une vive traînée de démocratie à laquelle se rallume l'esprit vieillissant qui veut se rajeunir?

Car les saisons et les mois, sinon les jours, ont leurs vertus particulières, et ce qui est naturel dans tel ou tel mois, ne l'est pas du tout dans tel ou tel autre. Les douze signes du zodiaque sont différents. Il y a des mois plus braves, plus courageux et plus généreux que d'autres. Mars est belliqueux, Mai est amoureux, et Juillet, de par l'histoire de France et de par celle des Etats-Unis, a la réputation méritée d'être moins peureux que téméraire et plus audacieux que timide. Ce n'est pas en Janvier, quand la neige tombe, que les Parisiens auraient renversé la Bastille, et c'est le 4 Juillet 1776 que les Américains ont proclamé leur Indépendance.

Quant aux villes, croyons-le, elles ont leur influence morale et leur magnétisme personnel. Chacune d'elles a son esprit particulier. Les événements qui se sont passés et qui se passent dans une ville, des titres souvent, peuvent lui donner un sentiment de grandeur et de supériorité qui s'imposent aux autres.

Ce n'est pas, bien entendu, que Chicago, ville plus jeune et encore moins peuplée que New York, soit plus glorieuse et plus souveraine que la Cité-Empire de la presqu'île de Manhattan où vont les innombrables navires des deux mondes, et l'homme juste doit avoir pour New-York et pour ses millionnaires tout le respect qui leur est dû, même davantage; mais Chicago, il y a quelques années de cela, a joué à New York le mauvais tour de lui enlever l'Exposition universelle. Il ne fallait pas cela pour la gloire de New-York et la réputation de Wall Street.

Ce n'est pas, non plus, qu'il y ait moins d'éléments cosmopolites à Chicago qu'à New York; mais le cosmopolitisme de Chicago n'a point le même caractère anglais que le cosmopolitisme de New-York. Cela vaut-il mieux? Peut-être.

Quoi qu'il en soit, la Convention nationale démocratique siégeant à Chicago s'est signalée par un esprit de courage, d'audace et de nouveauté auquel on ne s'attendait pas et qui a fait trembler les vieux oracles du parti ou les vieux potiers de la vieille machine politique. Et l'on a crié à la bombe, à la dynamite et à la révolution.

Voyons un peu quel est ce coup de tonnerre de Juillet.

II

Car il ne faut point exagérer.

Et si le coup de tonnerre est un avertissement utile ou a sa raison d'être, on aurait tort de lui dire comme Diogène à Jupiter: "Tu te fâches, donc tu as tort."

Et nous ne croyons pas vraiment qu'il faille trop s'épouvanter devant les déclarations et les œuvres—si œuvres il y a—de la Convention de Chicago, et voir la proclamation d'une hérésie dans ce qui pourrait bien être tout simplement démocratique.

D'abord, entre nous, le mot *hérésie*, employé dans le cas, est un bien gros mot qui ne nous semble point mis à sa place, et l'hérésie n'a pas grand'chose à faire en matière politique ou sociale.

Mais si la Convention de Chicago, qui avait une mission démocratique et toute démocratique, s'était contentée, après quelques ronflants discours dont tous les politiciens ont le secret, de réaffirmer la liberté de pensée, la liberté de parole, la liberté d'écrire, la liberté d'association, de trust, de banque, d'agiotage, etc. Cette Convention ne nous aurait appris rien d'absolument nouveau, et son candidat aurait pu être celui-ci, celui là ou tout autre. Nous affirmons même que son candidat présidentiel aurait été honteusement battu par M. McKinley, le Napoléon de la Protection.

Aussi la dite Convention, autant peut-être par la conscience du devoir que par le sentiment de l'intérêt, a-t-elle eu la courageuse audace de se prononcer pour la frappe libre et illimitée de l'argent et pour l'impôt sur le revenu. Elle a même incidemment, dans un paragraphe peu goûté par ceux qui portent l'hermine des inamovibles, donné un avertissement aux Sept Juges de la Cour Suprême des Etats-Unis.

Car ces Sept Juges, malgré leur nombre quasi-sacré, ne passent pas aux yeux de tous pour être Sept Justes et pour valoir les Sept Sages de la Grèce.

Quant à cela, on peut suspendre son jugement, et le respect de l'hermine, une petite bête extrêmement précieuse, ne doit pas nous permettre d'envisager légèrement la question d'inamovibilité.

Pour la frappe libre et illimitée de l'argent, c'est une question, paraît-il, très importante, très savante, qui ne peut être traitée que par des hommes compétents et spécialistes, que par ceux qui connaissent les sciences exactes, les mathématiques, la physique, la chimie, la métallurgie, la fonte des métaux et des cloches, principalement les équations du second degré. Il faut être un économiste de premier ordre et un financier exceptionnel pour comprendre à peu près la question, et les mineurs en manches de chemise, communément des populistes et des argentistes, n'ont pas plus d'autorité que les fermiers eux-mêmes pour parler de ce qu'ils ne comprennent point et pour donner une solution au problème le plus compliqué du monde. On ne devrait leur permettre de parler que du fer avec lequel on fait le soc de la charrue ou du pic avec lequel on entame la mine.

Disons pourtant, pour être juste autant que possible, que les partisans de la frappe libre et illimitée de l'argent ne demandent cette frappe qu'au point de vue du bi-métallisme, pour rendre à l'argent démonétisé sa valeur respectable et pour abaisser l'orgueil intolérable d'un or devenu par trop aristocratique et trop insolent. Et si l'argent, qui fut autrefois l'étalon monétaire des Etats-Unis, le redevenait demain, qui sait si le pays ne s'en trouverait pas bien et si l'abondante et facile circulation de la monnaie ne rendrait pas l'énergie au travail, le développement à l'industrie et la prospérité à la république qui s'appauvrit en grandissant? Il y a de nombreuses et de riches mines d'argent aux Etats-Unis.

Mais notre voisin, qui est un banquier et un homme compétent en matière de finances et d'argent, nous dit très affirmativement non.

Aussi n'insisterons nous point par crainte de passer pour un ignorant ou un imbécile.

Il faut toujours se rendre à l'avis des hommes compétents, c'est-à-dire savants.

C'est, après tout, le moyen de devenir savant.

III

Mais la déclaration de la Convention de Chicago, à propos de la frappe libre et illimitée de l'argent par le gouvernement fédéral, est-elle donc, comme plusieurs se l'imaginent avec terreur, une déclaration de guerre à mort entre l'or et l'*argent, aurum et argentum*; et l'argent serait-il un vilain, un rustre, un misérable esclave auquel il convient de rappeler dédaigneusement sa condition sociale, son infériorité morale et son esclavage?

Oui et non, selon qu'on le voudra.

Et la guerre même pourra devenir terrible.

Mais parlons de l'or et de l'argent sans passion, sans enthousiasme extrême, en homme parfaitement désintéressé et en sage, si c'est possible, ne cherchant à convaincre personne en matière politique, mais pouvant encore dans la vieillesse chanter le refrain de vingt ans: *L'or est une chimère!*

L'*or*, certes, est un métal très précieux, ductile, malléable, brillant, inodore, ne salissant pas les mains et rare. Il est jaune comme les rayons du soleil et la jaunisse, contemporain de la création, connu dans tous les temps et par tous les peuples, apprécié et estimé par tous les hommes, voire même adoré par beaucoup. Il est peu digestif pourtant. Les Spartiates de Lycurgue, républicains de la simplicité et du brouet noir, le méprisèrent un instant, il est vrai, et lui préférèrent le fer du soldat et du laboureur; mais leur préférence ne résista pas longtemps aux éblouissantes tentations de l'or d'Athènes. La Grèce entière aima l'or, et le *Krusos* jaune y joua un rôle très important avant Philippe de Macédoine, le roi borgne et corrupteur. Crésus avait beaucoup d'or, et le Pactole en roulait. Et ne savons nous pas que nos ancêtres en religion et en législation, pendant que leur prophète cherchait Dieu au sommet de la montagne, se fabriquèrent en bas, avec Jéhova lui-même, un *Veau d'or* assez laid qu'ils adoraient en dansant? Car on a dansé de tout temps, paraît-il. Mais cela prouve assurément que l'or est aussi ancien qu'il est universellement respecté. Quant aux couronnes des rois de tous les pays, autrefois si glorieuses sur les fronts élus, elles étaient communément en or, d'un carat supérieur, et brillaient superbement. En argent ou d'un métal inférieur, elles auraient été peu royales, et les peuples ne se seraient point respectueusement inclinés devant les Majestés couronnées.

L'or a véritablement quelque chose de divin.

Et c'est peut-être pour cela que le poète a dit: *Auri sacra fames*.—"la faim sacrée de l'or," et non la "exécrée faim de l'or." Car le déplacement de l'adjectif modifie un peu le respect.

Mais la faim est générale, universelle et naturelle à l'homme.

Les bêtes seules, à cause de cela nommées peut-être, n'apprécient pas la valeur et le prix de l'or. Elles trouvent l'or dur, inutile et de nul usage pour elles. Ne vivant pas en société et ne connaissant point le système des banques, qu'en pourraient-elles faire?

Pour nous, hommes, femmes, enfants et autres, à l'état sauvage comme à l'état civilisé, nous avons le culte de l'or qui brille ou reluit, c'est toujours avec de l'or que nous faisons nos idoles et nos dieux. Nous portons constamment l'or avec nous, et sur nous, dans la montre et la chaîne de montre, dans le bouton de chemise, dans l'anneau d'or du doigt, dans le bracelet du poignet, dans le collier du cou, dans la boucle d'oreille, dans le bijou, dans l'amulette, dans la médaille et jusque dans la croix sacrée de la piété religieuse. Nous sommes fiers d'une canne à pomme d'or, nous aurifions nos dents gâtées, et c'est la plume d'or qui a remplacé la plume d'oie. On trouve encore aujourd'hui, dans quelques tribus sauvages, des femmes et probablement des reines qui portent une boucle d'or à leur nez. Seulement, cela doit les gêner terriblement pour se moucher. Mais se mouchent-elles?

Il est bien vrai que c'est pour l'or très précieux que l'on ment, que l'on trompe que l'on trahit, que l'on vole, que l'on pille, que l'on assassine et que l'on tue. Et cela n'est peut-être pas très beau.

Mais si vous dites que l'or, dans les magnifiques proportions du million multiplié, ne donne pas de l'esprit au plus grand imbécile des deux mondes, c'est que vous devez être un gueux ou un philosophe, et si vous prétendez qu'on manque de considération, d'honneur, d'honneurs, de flatteurs et d'admirateurs, dans une république aussi bien que dans une monarchie, lorsqu'on est puissamment millionnaire, c'est que vous ne voyez pas clair.

IV

Donc, en raison des qualités et des vertus naturelles de l'or, voire même surnaturelles, il est juste qu'un gouvernement raisonnable et sensé frappe de l'or pour les besoins et pour l'usage de son peuple, et que cet or, ainsi frappé, circule aussi librement et aussi abondamment que possible dans le pays. Et il n'est point nécessaire, croyons-nous, qu'on le cache en un vieux bas pour qu'il fasse des petits. Quant à la banque, parfois appelée l'*argent de tout le monde* au profit de quelques-uns, est-elle rigoureusement tenue à se servir de cet or pour en faire un usage qui pécherait contre les commandements de Dieu et qui transformerait l'or en agioteur ou en usurier? Il y a un vilain mot dans la langue, c'est le mot *banqueroute*.

Quoi qu'il en soit, sans nous préoccuper présentement de ce que l'or peut faire ou ne peut pas faire, nous devons déclarer, comme tous les banquiers, les financiers et les chimistes, que l'or est un métal *honnête* ou *sound money*, comme on a dit à St-Louis. Il peut même avoir une moralité supérieure à celle qu'on lui donne ordinairement, puisque rien, dit-on, n'est à son épreuve en ce monde et qu'aucun miracle ne lui est absolument interdit de nos jours.

Il ne faudrait pourtant pas, au nom de l'or précieux, divin ou divinisé, déclarer que l'*argent, arguras* en grec et *argentum* en latin, mais neutre dans ces deux langues, doit être un vaurien, un va-nu-pieds, un serviteur sans droits, un serviteur sans titres ou le plus vil des métaux et des minéraux connus. Le fait d'être blanc, au lieu d'être jaune n'est pas un crime capital et le signe infaillible de la malhonnêteté ou de la coquinerie.

En d'autres termes, et pour parler un langage plus digne de la finance et de la science monétaire, qui est une science supérieure aux autres, lorsqu'un gouvernement, protecteur et paternel, comme tous les gouvernements doivent l'être, a frappé pour les besoins du peuple et de l'échange l'argent nécessaire autant que l'or, et qu'il y a mis son imagination, son nom et son chiffre, c'est-à-dire sa signature, et cela, du reste, sans avoir besoin d'en demander la permission à la reine Victoria ou à l'empereur Guillaume, est-ce que ce gouvernement, bi-métalliste en fait comme en droit, n'est pas honnêtement tenu à faire respecter l'argent qu'il a frappé, qui porte son nom et sa signature, et qu'il a mis en circulation comme monnaie légale et garantie? L'a-t-il frappé en cachette? Les banquiers et les marchands d'Angleterre ne l'ont-ils pas connu, et fallait-il qu'on le frappât plutôt pour eux que pour soi même? Etait-il entendu entre tous les gouvernements et tous les pays civilisés qu'il n'y aurait qu'une même monnaie pour tous, de la même valeur et de la même dénomination, et que nul ne pourrait en émettre une en dehors des conditions de l'entente, du congrès ou de la convention générale? Car ce sont les conventions qui font les lois de cette nature.

Mais l'argent, comme nous le savons tous n'est personnellement pas plus *malhonnête* que l'or, bien qu'on veuille en faire un coquin pour le quart d'heure, et si cet argent, blanc, sonore et sans mauvaise odeur, ne salit pas plus les mains que son illustre frère jaune, bien qu'il passe communément et démocratiquement par les mains du travail et du peuple, pourrait-on considérer absolument *honnête* le gouvernement qui ne ferait pas respecter son argent, qui ne le respecterait pas lui-même et qui en favoriserait la démonétisation? Aurait-il, comme les rois de France de jadis qui rognaient les monnaies, le droit de brancher ou de faire pendre les faux monnayeurs et les voleurs; et si, par hasard, émettant des bons à prime et payables en or, il confiait ou vendait ces bons à un syndicat de millionnaires étrangers, Anglais ou autres, mais ne payant pas *un sou* d'impôt ou de taxe à l'Etat qui les favorise avec une grâce touchante et particulière, faudrait-il accorder à ce singulier gouvernement un glorieux brevet d'intelligence, de démocratie et de patriotisme?

Ce n'est pas nous, comme de juste, qui disons cela, mais bien la Convention de Chicago.

Toutefois, assez pour aujourd'hui, ô bienveillant Editeur de l'*Abeille*, hospitalière et aimée.

J. GENTIL.

Pourquoi le sucre brut est-il gris?

Pourquoi le sucre brut est-il gris, et peut-on l'empêcher d'être gris? Telles sont les questions que se pose M. Eugène Ackermann dans la *Revue de chimie industrielle*, et voici comment il y répond:

On sait, dit-il, que l'on trouve des sulfures alcalins dans le jus de betteraves.

Or, comme dans ce jus il y a toujours des sels de fer, il peut se former un sulfosel de sulfure de fer et de sulfure de potassium ou de sodium, sulfosel fort désagréable, vu son pouvoir colorant.

Suivant Lunge, quelques millionièmes suffisent pour donner une coloration verdâtre allant du brun au noir. Mais la coloration d'un vert noir donne une couleur grise avec la couleur jaunâtre du sucre brut. En versant de l'acide acétique dilué sur un pareil sucre gris, on voit apparaître la couleur naturelle du sucre par destruction du sulfosel. Ce sulfosel est soluble dans les jus alcalins. Il est vrai qu'il se sépare alors de la saturation, mais en partie seulement. Ce sulfosel peut provenir ou de la décomposition d'albuminoïdes ou de l'hydrogène sulfuré, renfermé dans l'acide carbonique employé.

Le jus brut ne renferme pas d'hydrogène sulfuré, mais possède toujours une réaction alcaline. Tout en chauffant à 80°, les matières albuminoïdes peuvent ne se séparer que partiellement; alors, en ajoutant à un tel jus brut du lait de chaux ou de la chaux vive, on obtient, suivant la durée de l'action et suivant les proportions de chaux, une certaine quantité de sulfate alcalin, facile à mettre en évidence par la coloration brune produite avec l'acétate de plomb.

Toutes les causes qui entravent la précipitation de la matière albuminoïde avant l'addition de chaux peuvent provoquer la coloration grise du sucre brut. Toutefois, il est possible de la détruire en faisant passer un courant d'air comprimé à travers le jus chaud de la première saturation. On y arrive également par un mélange renfermant 20 à 29 0/0 d'acide carbonique et 6 à 10 0/0 d'oxygène.

IMPROMPTU.

A Mme S.

En offrant un bouquet d'églantines.

Vous, qui si gentiment décorez les buissons,
Pour qui l'oiseau redit ses plus douces chansons
Pourquoi vous créa-t-on, charmantes églantines,
Si belles, mais avec une armure d'épines!......
Cependant pour cueillir un bouquet, quelquefois,
Madame, il est bien doux de se piquer les doigts.

SONNETS DES DUNES.

Mélancolie.

Le ciel est pur, la lune brille,
Comme un arc d'or au firmament,
Et tristement le grillon trille,
En son hymne du soir, un long gémissement.

Le sable, sous mon espadrille,
Se plaint mélancoliquement,
La vague que le vent étrille,
Rejette sa toison neigeuse en écumant.

Maintenant, le long de la grève,
Seul, je laisse tomber mon rêve,
Sur l'écume qui flotte au sommet des flots bleus.

Et les soupirs de ma pensée
S'envolent épars vers des cieux
Où l'ingrate est, sans doute, en d'autres bras bercée.

Westhampton Beach, juillet '96.

MAURICE LECOMTE.

LES MAUSOLÉES DES EMPEREURS DE CHINE.

Au cours du voyage qui constitue une sorte de pèlerinage, que l'Empereur fait entre temps aux mausolées impériaux, il est accompagné de Li-Hung-Chang, gouverneur-général du Petchili, et d'un cortège qu'on peut évaluer à dix mille personnes.

Il nous paraît intéressant d'expliquer en quoi consistent ces mausolées, qui sont de la part du peuple chinois l'objet d'une profonde vénération.

Ils sont situés à environ deux journées de marche de Pékin, sur la route de Sibérie, et à quinze kilomètres de la ville de Nang-Kao, où se trouve l'entrée de la passe de la grande muraille.

La ville la plus rapprochée des mausolées—à dix kilomètres—est Tchang-Pin-Tchao, qui passe pour une place forte importante.

C'est un hameau désolé, situé dans une plaine de sable et dont les fortifications consistent en murs de boue.

Après deux jours de marche, depuis le départ de Pékin, on arrive au pied de hautes montagnes, à coté desquelles se dressent cinq portiques majestueux, qui, chacun à huit cents mètres d'intervalle, ouvrent la vallée des tombeaux impériaux.

Le coup d'œil est grandiose.

Qu'on se figure une longue vallée sablonneuse, entourée par un amphithéâtre de montagnes, au pied desquels treize tombes gigantesques, entourées de bois d'arbres verts, s'échelonnent en demi-cercle.

Du portique de l'entrée de la vallée jusqu'à la tombe du premier Empereur, il y a plus d'une lieue. L'avenue est dessinée d'abord par des colonnes ailées, en marbre blanc, puis par deux files d'animaux sculptés de grandeur colossale, des chameaux, des éléphants des hippopotames, des lions de cinq mètres de haut et d'un seul bloc de granit, des dragons ailés, enfin les statues de douze Empereurs trois fois grands comme nature et portant casque et cuirasse.

On ne peut suivre cette avenue extraordinaire sans songer avec étonnement aux travaux surhumains qu'il a fallu pour rouler de pareils blocs au milieu d'une plaine de sable.

Au bout de l'avenue, on arrive aux tombeaux, groupés dans des bosquets d'arbres verts.

Chaque tombeau est un vrai temple où le marbre blanc et rose, le teck et le porphyre sont mélangés, sans goût et sans harmonie, il est vrai, mais du moins avec une grande pureté de lignes.

Une des salles du tombeau mesure soixante mètres de long sur vingt-cinq de large; les colonnes qui la supportent sont faites d'un seul tronc d'arbre de 1 m. 50 de diamètre.

Depuis neuf cents ans qu'elles existent, ces splendeurs austères ne semblent pas avoir vieilli d'un jour.

Une obscurité lugubre, qui sied fort bien à ces demeures sépulcrales, règne dans l'intérieur des tombeaux, et le bruit des "gongs" qu'agitent les gardiens du temple fait résonner les voûtes de vibrations étranges.

Cet aspect sombre porte à la rêverie, et il semble voir toute la pompe des funérailles des empereurs: un peuple en deuil vêtu de blanc, escortant le cercueil d'or entre les colosses de granit, les hurlements funèbres de la foule se roulant devant la tombe, les torches fumeuses éclairant les colonnes d'une lueur blafarde et les fossoyeurs qui ont déposé les cendres de l'Empereur à sa demeure dernière immolés sur l'heure, afin que le secret des trésors enfouis avec l'auguste mort ne soit pas trahi!

LES ÉGLISES.

L'Amérique connaît les églises flottantes; la Russie va avoir des églises roulantes.

On termine en ce moment, aux ateliers de Foublov, un wagon-église pour le Transsibérien central; ce wagon a été consacré à Tsarskoïe-Selo, le 11 juillet (vieux style), et gratuitement mis à la disposition des chemins de fer.

Grâce à cette ingénieuse innovation, les paysans sibériens se signeront sur le passage du Transsibérien, au lieu d'accueillir les premières locomotives à coups de pierre comme le firent les paysans français.

L'Académie.

L'Académie française jugée par Victor Hugo.

Le 21 juillet 1825, Victor Hugo, candidat aux Jeux floraux, écrivait au baron de Malaret, secrétaire perpétuel de cette compagnie:

"L'Académie des Jeux floraux exerce, depuis trois cents ans, sur les lettres une salutaire influence, et *il est douteur que cet éloge soit mérité au même degré par sa vaniteuse sœur cadette, l'Académie française.*"

Victor Hugo devait d'ailleurs être académicien.....

LORD BYRON —ET— Mme Beecher Stowe

En parlant de Mme Beecher Stowe, ces jours derniers, on ne s'est souvenu que de l'auteur de la *Case de l'oncle Tom*. La biographie de la femme de lettres qui vient de mourir offre, dans l'ordre purement littéraire, d'autres détails tout aussi curieux que ceux qu'on a rappelés à propos du célèbre roman au bruit duquel elle doit sa réputation. Une des phases les plus imprévues de sa carrière fut assurément celle où, réveillant avec une certaine crânerie la grande querelle qui éclata entre lord et lady Byron au lendemain de leur mariage, elle prit la défense de la femme de l'illustre poète et s'en déclara le champion devant l'histoire.

Mme Beecher Stowe attaqua de la façon la plus vive la mémoire du chantre de *Child Harold*, dans un article adressé d'Amérique à Londres et publié par le *Macmillan's Magazine*. L'article fit un bruit énorme. Les ripostes plurent de toute part. Mme Beecher Stowe fut traitée de pamphlétaire. Irritée, elle répondit par un livre auquel elle donna hardiment le titre de *Lady Byron vengée*.

L'œuvre était une œuvre de passion, manquant sinon de sincérité, tout au moins de justice. L'auteur avait dépassé le but. On alla aux sources de ses informations, et on s'aperçut que Mme Beecher Stowe avait prêté une oreille par trop complaisante à des récits fantaisistes dus aux rancunes de la famille de lady Byron. Dans sa soif ardente de moralisation, l'auteur de la *Case de l'oncle Tom* avait accepté, sans chercher à les contrôler, les insinuations les plus stupéfiantes sur le caractère et les principes de vie du chantre de *Manfred* et de *Don Juan*.

L'âme candide et simple de Mme Beecher Stowe fut surprise, croyons-nous, dans cette aventure, mais l'ardente foi qu'elle mit dans l'attaque, la chaleur, la passion avec laquelle elle se déclara le champion de la femme—revêche et peu sympathique peut-être, mais isolée et abandonnée—du glorieux poète, ne milite-t-elle pas en sa faveur? Du moment que la femme qui avait écrit la *Case de l'oncle Tom* s'intéressait à la question, pouvait-on attendre autre chose d'elle?

Car si nous ne jugeons que par les apparences, elles sont contre Byron. Au fond, son mariage fut une folie. Il n'était pas encore guéri de l'amour de sa première grande amante, Catherine Lamb, lorsqu'il épousa miss Milbank. A la vérité, celle-ci précipita la catastrophe et se montra, dès les premiers jours, au-dessous du rôle qu'elle avait assumé en recherchant le nom du glorieux poète. Elle se montra vaine et méprisante et d'une sécheresse de cœur qui allait conduire Byron aux pires excès. La séparation fut éclatante.

Pour juger le procès, en toute équité et même en toute justice, il faut aller au fond des choses. Byron fit tout ce qu'il lui était humainement possible de faire pour se donner tort aux yeux du public. Il reprit le rôle de don Juan avec éclat et chanta la romance des trente-six amours jusqu'au jour où, quittant la comtesse Guiccioli à Ravenne, il partit pour cette Grèce d'où il ne devait plus revenir.

Don Juan? Il le fut dès sa jeunesse, un don Juan—le croirait-on?—platonique et rêvant aux étoiles. Son premier amour, c'est Marie Duff, compagne de ses jeunes années, à qui succéda bientôt sa cousine germaine Marguerite Parker, "une des plus belles de ces fugitives beautés qui ne font qu'apparaître ici-bas." Et enfin vient cette Marie Chaworth, qui resta pour lui comme l'unique fiancée, son plus touchant amour assurément et dont il nous a raconté le premier balbutiement dans ces lignes d'une grâce ingénue:

"Comme j'avais quinze ans, il m'arriva de traverser une caverne du Derbyshire, dans un bateau qui ne pouvait contenir que deux personnes. Le ruisseau coulait sous un roc, et le roc était si près de l'eau que le bateau seul pouvait passer, poussé par un batelier qui marchait à la poupe, en se tenant courbé tout le temps. La compagne de mon voyage était Marie Chaworth, de laquelle j'étais depuis longtemps amoureux sans le lui avoir jamais dit, quoi qu'elle l'eût découvert...."

Mais elle ne sut pas répondre à son amour. Il aura le courage de l'écrire bientôt: "Mary s'est donnée à un autre." C'est à quelque temps de là, que, dans une lettre à son ami Hogdson, il s'écria: "Je quitte l'Angleterre sans regrets, j'y reviendrai sans plaisir. Je suis comme Adam, le premier coupable, condamné à l'exil, mais je n'ai point d'Eve, et si j'ai goûté à la pomme, ma foi, elle était des plus aigres et des plus sauvages. Ainsi finit mon premier chapitre. Adieu."

Quand il reviendra, ce sera pour aimer Caroline Lamb, qui lui rendra son amour de tout élan, en toute passion, et qui, espérant, au lendemain de l'inévitable séparation, l'oublier, ne jamais plus penser à lui, s'évanouira plus tard en se trouvant par hasard sur le chemin des funérailles du héros mort à Missolonghi. Et c'est elle qui, quelques semaines après, écrit ainsi à son amie, lady Morgan:

"Ma chère lady Morgan.

"Ce serait bien charitable à vous de m'écrire et vous seriez bien aimable de vouloir bien me renvoyer immédiatement le portrait de lord Byron: voilà plus de six semaines qu'il est mort et je suis de nouveau en Angleterre.... Envoyez-moi, je vous prie, l'inestimable portrait et pensez à moi affectueusement."

Mais un autre amour attendait Byron, nouvel anneau d'une chaîne d'amantes que le mariage du poète avec Miss Milbank avait momentanément interrompu. Et ce fut celui de Claire Mary Jane Clairemont, qui devait s'enfuir de Londres amoureuse et ravie et suivre l'irrésistible charmeur dans ses pérégrinations. Elle eut la joie de lui donner une fille, Clara-Allegra. La joie fut de courte durée, car l'enfant mourut jeune.

Byron, en chargeant son éditeur Murray de diriger les obsèques en Angleterre, indique la place où il fera ériger une pierre tombale à la mémoire de sa fille: "Dans le cimetière de l'église d'Harrow, près du sentier, sur le sommet de la colline qui regarde du coté de Windsor, il y a, sous un arbre touffu, une tombe sur laquelle est inscrit le nom de Peachie ou Peachey. J'avais coutume de m'asseoir là, heures après heures, quand j'étais enfant, c'était ma place favorite...."

Mais l'image de la mère de la petite Allegra était déjà remplacée dans le cœur du poète par un autre amour, celui de la comtesse Guiccioli, qui nous a raconté elle-même comment elle fit la connaissance de Byron: "Au mois d'avril 1819, je fis la connaissance de lord Byron; il me fut présenté à Venise par la comtesse Benzoni, dans son salon.... Sa noble physionomie, si belle, le son de sa voix, ses manières, les mille enchantements qui l'entouraient, en faisaient un être si différent de tout ce que j'avais vu jusqu'alors, si supérieur, que je ne pouvais qu'en recevoir une profonde impression. A partir de cette soirée, nous nous vîmes chaque jour pendant tout le temps que je restai à Venise."

Thomas Moore nous a dit que "l'amour que cette rencontre fit naître fut instantané". Ce fut la dernière passion de Byron. La liaison dura un peu plus de deux ans. Quand le poète partit pour Missolonghi, il en était même déjà un peu las.... Don Juan rêvait peut-être d'un nouvel amour? La vie lui fut tranchée sur ce rêve.

LES Jolies Femmes —DU— SIÈCLE.

Le drame où la baronne de Valley a trouvé la mort est encore trop récent pour qu'on ait perdu le souvenir des commentaires dont il fut l'occasion. L'un des plus curieux fut assurément celui qui nous révéla, dans cette octogénaire, l'une des femmes qui eurent jadis, par le triomphe de leur élégance et de leur grâce, leur heure de célébrité.

Il nous a paru intéressant de rechercher les noms de celles qui furent véritablement, par la toute-puissance de leur charme et de leur beauté, les reines de ce siècle, mieux encore, de les faire revivre en réunissant les portraits que nous en ont laissés la plume des écrivains qui les prirent pour modèles, et de constituer ainsi, pour les lecteurs du journal, une galerie à la fois artistique et littéraire dont leur goût sentira certainement le double prix.

Au seuil même de cette période de cent ans [le Directoire est de 1796], nous trouvons la célèbre charmeuse qui, sous le nom de Mme Tallien, joua un rôle si important dans l'épopée révolutionnaire, et qui, par son dernier mariage entra dans le monde de la vraie noblesse en devenant comtesse de Caraman et princesse de Chimay. Arsène Houssaye, l'historien si merveilleusement documenté des jolies femmes de ces deux derniers siècles, à qui nous ferons appel à chaque instant, nous fournit d'elle, dans "Notre-Dame-de-Thermidor," le portrait que voici:

"Pour peindre Mme Tallien, un historien de l'école réaliste se contenterait peut-être de ce signalement, transcrit dans les registres d'écrou de la Petite-Force: "Thérèse Cabarrus, femme Fontenay. Agée de vingt ans, native de Madrid, en Espagne. Sans état, demeurant à Versailles. Taille: quatre pieds onze pouces. Cheveux bruns. Sourcils idem. Front ordinaire. Yeux bruns. Nez moyen. Bouche petite. Menton rond."

"Lamartine peint mieux Mme Tallien. Selon lui, c'était une jeune Espagnole d'une éclatante beauté, née à Madrid, d'une mère Valencienne, que Cabarrus avait enlevée. Le feu du Midi, la langueur du Nord, la grâce de la France, réunies dans sa personne, en faisaient la statue vivante de la Beauté de tous les climats." C'est encore un portrait bien vague. J'ai toutes les peines du monde à me peindre la figure de Térézia Cabarrus d'après les lignes flottantes de cette palette brouillée. J'y retrouve le coup de soleil de l'Espagne et les tons nuageux de la France; mais l'historien, selon sa coutume, a voulu peindre l'âme et le cœur sans trop de souci de la surface. Les journaux du Directoire nous la montrent plus vivante. Un historien du Directoire, M. de Cassagnac, est un peu plus peintre: "Tous les les contemporains s'accordent à donner de la beauté de Mme Tallien une idée merveilleuse. Sa beauté réunissait au plus éminent degré ces deux qualités si difficilement associées: l'extrême pureté des traits et l'exquise bonne grâce, la majesté qui impose et l'élégance qui séduit." Mme Tallien n'était pas seulement belle par la beauté, elle l'était aussi par le charme; je ne redirai pas ici les vers de La Fontaine, parce que les Espagnoles ont une séduction plus vive que la grâce; c'est l'éblouissement qui pénètre,

---

tueriez au besoin ceux qui voudraient s'opposer à notre fuite?

—Quelle question, Célestin! Oui, certes, je tuerai quiconque se mettra devant moi. N'en ferez-vous pas autant?

Célestin fut un moment sans répondre; il réfléchissait; puis, d'une voix dolente, il dit:

—C'est une éventualité que je n'avais pas envisagée. Tuer est grave, car si, malgré ce meurtre, nous sommes empêchés de partir, on nous fusillera.

—Eh bien quoi! Etre fusillé, la belle affaire. On ne meurt qu'une fois, mon cher, et mourir vaut mieux que végéter ici, loin du pays, au milieu de ces bandits de Prussiens.

Botrel avait parlé trop haut au gré de Célestin.

—Doucement, donc, sergent, fit ce dernier. Qu'arriverait-il de nous si d'autres que moi entendaient ces imprudents propos?

—Vous ne me dites pas si vous êtes prêt à résister, à vendre votre vie pour être libre, reprit Botrel sans paraître avoir entendu l'observation.

—Je suis prêt à vous imiter en tout, sergent, absolument prêt. Mais, tout de même, j'aimerais mieux que nul de nous ne fût contraint de faire usage de ses armes.

—Espérons que nous n'aurons pas à en venir là, répliqua Botrel. Et maintenant, dormons.

Ils cessèrent de parler et quelques minutes plus tard, le brave sergent dormait sur sa dure couchette, le cœur raffermi, la conscience tranquille, comme il avait tant de fois dormi jadis sur la terre africaine, au cours de ses campagnes.

Quant à Célestin, il restait éveillé.

Trop de pensées fiévreuses hantaient son esprit pour qu'il pût s'endormir.

Au moment de jouer de nouveau une partie diabolique pour se débarrasser de Frédéric sans s'exposer au soupçon, il en supputait les chances.

Il avait perdu la première, le soir de Pont-Noyelles, lorsque, ayant envoyé une balle à son rival à la faveur de la nuit et de la confusion générale, il avait eu le regret de ne pas le blesser mortellement.

Son crime était resté ignoré et impuni; mais Frédéric vivait, se dressait toujours comme un obstacle entre lui et Ursule; et cet obstacle, maintenant plus que jamais, il voulait l'abattre.

Mais, il comprenait que si cette fois, il n'y réussissait pas, nulle occasion meilleure de le supprimer ne se présenterait; il importait donc qu'il tirât profit de celle ci.

Et dans son insomnie, il élaborait tout un plan qui devait, en lui donnant sur l'heure sa liberté, lui assurer la libre possession d'Ursule et de la fortune dont elle devait jouir un jour.

C'est pour cela qu'il ne dormait pas.

XX

Le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, le commandant d'Alloncourt vint au camp pour voir ses soldats.

Ils étaient accoutumés à ces visites, un des rares bonheurs que, dans leur infortune, il leur fût permis de goûter; le gouverneur militaire de Stralsund les autorisait, par égard pour la situation spéciale que le marquis devait à son mariage, comme aux fonctions qu'il avait remplies autrefois à l'ambassade de France à Berlin.

Ils en profitaient pour présenter à leur chef leurs doléances s'ils avaient à se plaindre ou à réclamer, pour solliciter par son entremise de légères faveurs, sachant bien qu'il ne refuserait pas de se faire leur avocat auprès du gouverneur.

En le voyant ce jour là, ils vinrent comme d'habitude se grouper autour de lui dans une des baraques misérables qui leur servaient d'abri, et comme d'habitude, il eut le cœur serré en les voyant pâles, transis, privés de tout bien-être, quelques-uns courbés sous le poids de leur infortune.

Et ce fut toujours de leur part même chanson, une chanson lamentable à faire crier.

Ils étaient mal nourris et d'une manière insuffisante, mal vêtus, leurs uniformes dépenaillés ne les protégeant pas contre le froid horrible d'un hiver sibérien, plongés en un mot dans le plus affreux dénuement.

Il en était à qui leur famille avait fait parvenir des secours; mais, au prix que leurs gardiens tarifiaient toutes choses, il en coûtait si cher pour se procurer quelques douceurs que les malheureux voyaient le fond de leur bourse avant d'avoir pu soulager efficacement leur détresse.

Pour ceux qui manquaient d'argent, c'était pire encore; ils risquaient à toute heure de mourir de froid et de faim et rien ne se peut de plus pitoyable que la souffrance dont leurs visages hâves, amaigris, couverts de rides précoces, leurs vêtements en lambeaux et leurs souliers éculés révélaient l'intensité.

Le marquis les écoutait avec sa patience ordinaire; il leur parlait avec bonté, leur prêchait la résignation et s'efforçait de leur rendre le courage en leur communiquant les nouvelles venues de France.

—Peut-être vos maux vont-ils finir, mes enfants; les journaux commencent à faire allusion à la possibilité de la paix.

Il y eut dans le groupe qui s'était formé autour de lui des exclamations exprimant la joie des uns, les doutes des autres.

—Je la désire pour ceux de vous qui sont à bout de forces, continua-t-il; mais, si je ne consultais que moi, je la repousserais. Je crois la France en état de combattre encore. En continuant à résister, elle finirait par triompher de ses ennemis.

Des murmures s'élevaient; l'excès de misères avait eu promptement raison de l'endurance des jeunes soldats et il n'y en avait guère que des jeunes parmi ceux à qui il s'adressait.

Il reprit non sans tristesse:

—Je n'espère pas que l'opinion de ceux qui là-bas, au pays, pensent comme moi l'emportera. Trop de gens ont perdu l'espoir de vaincre. Il est donc probable qu'avant peu vous serez libres.

C'était pour ces infortunés un allègement à leurs maux; leurs traits contractés se détendirent; ils se voyaient au terme de leurs peines et le commandant acheva de les ranimer en vidant ses poches entre leurs mains.

Habitués à se contenter de peu, ils se dispersèrent pour aller se chauffer à la cantine du camp.

Il resta seul avec le sergent Botrel et Célestin; il leur fit connaître l'arrivée de sa femme et les nouvelles venues de Remoulins, grâce à elle.

Célestin simula la plus vive satisfaction en apprenant que ses parents étaient en bonne santé.

Quant à Botrel, devenu subitement soucieux, il dit:

—Puisque Mme la marquise est à Stralsund, mon commandant, puisque d'autre part on parle de la paix, peut-être allez vous renoncer à partir.

—Frédéric m'a déjà exprimé cette crainte, répliqua M. d'Alloncourt, et je vous réponds à vous, sergent, ce que je lui ai répondu à lui. Loin de renoncer à partir, j'y suis plus que jamais décidé.

Célestin qu'avait alarmé l'observation de Botrel se rassura.

—Alors, mon commandant, il faut se hâter, reprit le sergent.

—Je n'ai pas perdu de temps, mon brave. Si les démarches que j'ai déjà faites ce matin aboutissent, c'est demain au soir que nous nous évadrons. Ecoutez-moi tous deux. J'ai su par le pêcheur dont je vous ai parlé hier qu'un navire danois doit quitter le port demain dans l'après-midi. J'ai invité ce brave homme à se rendre à bord de ce navire afin de savoir du capitaine s'il veut, à la nuit, recevoir en rade quatre prisonniers français résolus à s'évader. Si la réponse est affirmative, le pêcheur se fait fort de nous sortir dans sa barque et de nous conduire au bâtiment sur lequel nous serons attendus.

Botrel jubilait.

—Bravo! mon commandant.

—Le difficile ne sera pas de sortir du port, objecta Célestin, mais de sortir d'ici. A cinq heures, à la tombée du jour, le camp est fermé.

—J'ai prévu la difficulté, dit le commandant; elle ne m'inquiète pas.

—Il nous faudra des armes....

—Nous en aurons, bien que je considère camme dangereux de s'en servir....

—On ne s'en servira qu'à la dernière extrémité, déclara Botrel; encore est-il nécessaire d'en avoir pour le cas où nous aurions à nous défendre.

—Prenez garde, fit vivement le commandant en voyant venir de leur côté un sous-officier prussien.

Mais celui-ci ayant passé sans s'arrêter, le commandant ajouta:

—Demain, la marquise demandera à la place de vous permettre à tous deux de venir dîner avec nous pour fêter son arrivée. Cette permission sera accordée, j'en suis sûr. Elle vous rendra libre pour toute la soirée. C'est donc de mon auberge que nous partirons pour gagner le port et les difficultés de la sortie du camp seront ainsi évitées. En dînant, nous aurons pu causer et chacun de vous saura ce qu'il doit faire.

L'entretien de nouveau fut interrompu par le retour du sous-officier.

Quand il eut disparu, le commandant ajouta:

—Encore un mot, le dernier. Si demain vous êtes prévenus qu'on vous autorise à dîner chez moi, cela voudra dire que tout est prêt pour notre fuite. Si je ne vous invite pas, c'est qu'elle est ajournée. A demain, mes camarades.

—A demain, mon commandant, répondit Botrel.

Célestin avait fait le salut militaire sans dire un mot.

—Enfin, nous ne verrons plus vos faces patibulaires, murmurait le sergent en s'adressant aux Prussiens qu'on apercevait au loin aller et venir.

Célestin lui mit la main sur le bras.

—Gardez cet espoir pour vous, sergent; il est des circonstances où le silence est d'or.

—Oui, Célestin, mon fils, vous avez raison, répondit Botrel.

Et tout joyeux, il s'éloignait en chantonnant.

Une journée de vingt-quatre heures s'écoule ordinairement trop vite pour chacun de nous; elle est à peine commencée que nous en voyons la fin et rien ne nous montre mieux l'inquiétante brièveté de l'existence humaine.

Mais, celle qui les séparait de la solution qu'ils attendaient parut démesurément longue à Botrel et à Célestin.

Ce n'était pas seulement leur liberté qu'ils allaient jouer; peut-être était-ce aussi leur vie, car si leur tentative audacieuse avortait, il pourrait en résulter pour eux les pires conséquences.

Ce fut du moins cette crainte que Célestin laissa transpirer à plusieurs reprises dans ses entretiens avec Botrel.

Mais il l'exprimait sans la ressentir.

Elle n'était destinée qu'à dissimuler à son compagnon le véritable état de son âme livrée à l'anxiété, au moment où il se préparait à commettre un crime et en envisageait les suites.

Il ne se troublait qu'en songeant aux moyens auxquels il allait recourir pour exécuter ses atroces desseins et pour les exécuter sans qu'un soupçon pût l'atteindre.

Mais, il était tellement convaincu de réussir que sa conviction dominait son trouble et que tous ses efforts tendaient uniquement à le dissimuler à son compagnon.

Quant à Botrel, c'est par une fébrile impatience qu'il était martyrisé et s'il tremblait ce n'est pas qu'il eût peur de la mort, mais parce qu'il redoutait de ne pouvoir devenir libre.

Vingt-quatre heures s'écoulèrent ainsi.

C'est alors qu'ils furent fixés.

Durant l'après-midi, on les appela chez le capitaine préposé à la garde du camp.

Il parlait français et leur apprit qu'ils étaient autorisés à passer la fin de la journée avec le commandant d'Alloncourt; sous la seule